Omero Marongiu-Perria
Sociologue, écrivain, spécialiste de l'islam français.

Marie, entre l'histoire et la désincarnation dans les écrits musulmans francophones contemporains

Comment la construction théologique du personnage de Marie s'élabore-t-elle dans les écrits musulmans en lien avec sa dimension historique ? La question se révèle assez ardue, car l'historicité de Marie pose d'emblée un problème, aussi bien aux historiens et aux archéologues qu'aux biblistes et aux théologiens, dans le champ chrétien, et il en va de même pour la Marie coranique. À l'origine, l'ambition de cette communication consistait à voir dans quelle mesure les auteurs musulmans francophones utilisent les éléments du personnage de Marie présents dans les textes chrétiens, canoniques et apocryphes, et quelles conclusions ils en tirent pour (re)situer le texte coranique dans son environnement en partie judéo-chrétien et pour élaborer une approche théologique du personnage. Mon objectif était de comprendre comment ces auteurs abordent deux problématiques majeures liées au personnage Marie : la première est d'ordre

historique : qu'est-ce que les recherches archéologiques, épigraphiques, mais surtout les manuscrits anciens nous disent de la vie et de la personne de Marie, en tant qu'hypothèses permettant d'approcher son humanité et sa réalité historique ? ; la seconde est d'ordre théologique : comment ces données sont-elles injectées dans un rapport toujours renouvelé aux sources scripturaires musulmanes, et comment la compréhension théologique islamique de Marie et de Jésus évolue-t-elle au fil du temps ?

À ce propos, les passages coraniques en lien avec les textes chrétiens antérieurs au Coran évoquant la famille, la jeunesse, la grossesse et l'accouchement de Marie sont désormais suffisamment documentés. On en trouve notamment une présentation détaillée au sein du projet Corpuscoranicum[1], conduit sous la direction de la chercheuse allemande Angelika Neuwirth et qui représente certainement aujourd'hui la plus vaste base de données intertextuelles pour comprendre les liens entre le Coran et les manuscrits anciens. Cela permet de tenter une mise en perspective des proximités, voire peut-être des filiations entre ces textes et le Coran. Il ne s'agit pas d'un exercice purement intellectuel ou consistant à battre en brèche le dogme musulman relatif à la révélation coranique ; je vise ici plus précisément les

1 Cf. www.corpuscoranicum.de. On trouvera une présentation des données disponibles sur l'approche historico-critique du Coran dans le troisième volume du Coran des historiens. Cf. Mohammad Ali AMIR-MOEZZI et Guillaume DYE (dir.), *Les Coran des historiens. Bibliographie*, volume 3, volume préparé par Paul Neuenkirchen, Les éditions du Cerf, 2019.

éclaircissements que cette mise en lien apporte sur les passages du Coran très – voir trop – allusifs et dont la compréhension fine a rapidement échappé aux commentateurs. Au-delà, il s'agit également de comprendre les conséquences que ces éclaircissements peuvent apporter sur l'élaboration d'une théologie mariale spécifique à l'islam, mais, finalement, pas irréductiblement éloignée des visions chrétiennes contemporaines, elles-mêmes tributaires de ces textes anciens, en particulier du *Protévangile de Jacques*, sur lequel je reviendrai dans cette communication. Bien entendu, il convient d'avancer prudemment, mais franchement, sur un terrain où les hypothèses glissent rapidement vers des certitudes fragiles sur le plan scientifique. L'exemple le plus probant est celui du chercheur américain James Tabor[2], spécialiste d'histoire biblique au sein de l'université de Caroline du Nord. Depuis de nombreuses années, ses écrits sont centrés sur ce qu'il estime être la découverte du tombeau de Jésus et des membres de sa famille, dans le secteur de Jérusalem-Est. Ses ouvrages ont donné lieu à la controverse, aussi bien au sujet de son interprétation des supposés vestiges historiques relatifs à la vie de Jésus qu'aux conclusions qu'il en tire sur l'histoire et sur l'identité des membres de sa famille. Il n'en demeure pas moins qu'il devient de plus en plus difficile, aujourd'hui, de considérer les traditions monothéistes comme des blocs monolithiques dont

2 Cf. TABOR, James, *La véritable histoire de Jésus, une enquête scientifique et historique sur l'homme et sa lignée*, Robert Laffont, 2007 et TABOR, James, *Marie. De son enfance juive à la fondation du christianisme*, Éditions de Noyelles, Éditions Flammarion, 2020.

les textes seraient imperméables les uns aux autres. Aussi, dans le cadre du dialogue interreligieux, cette approche permet de contre-argumenter l'idée selon laquelle le Coran et, partant, l'islam, seraient étrangers ou, pour le moins, éloignés de la trame et des perspectives dessinées par les textes bibliques et la tradition judéo-chrétienne. Les choses se révèlent, en effet, désormais bien plus complexes et le terrain du dialogue judéo-islamo-chrétien trouve ici des perspectives sans cesse renouvelées.

Le contenu de la présente communication ne sera pas à la hauteur des enjeux posés, les lecteurs et les lectrices voudront bien faire preuve d'indulgence à mon égard. On n'y trouvera pas, en effet, d'analyse intertextuelle approfondie, mais plutôt quelques prémisses et considérations sur les enjeux de l'introduction de la critique historique dans la démarche de foi, dans la réflexion théologique et dans le dialogue interreligieux. Je m'attarderai également sur les limites de ce que j'appelle le processus de désincarnation de Marie dans les écrits musulmans contemporains de langue française qui lui sont consacrés, pour la démarche de foi et pour le dialogue interreligieux.

Pourquoi introduire le fait historique dans la démarche de foi ?

Le Coran considère Marie et Jésus comme des signes : « Mentionne dans l'Écrit celle qui avait préservé sa chasteté et en qui Nous avons insufflé de Notre Esprit, faisant ainsi d'elle et de son fils un signe pour les mondes. » (Coran 21, 91). Le passage coranique

insiste sur la notion de *signe* ; on peut en déduire, sur le plan théologique comme historique, que si Marie et son fils sont des signes, il existe des traces d'eux dans le monde. Le terme coranique *âya* (pl. *âyât*) fait, d'un côté, référence au miracle, donc à une dimension qui défie les lois régissant le cosmos et relevant uniquement des prérogatives et de l'action divine dans le monde. Mais il fait également référence au signe concret, tangible, par lequel l'unicité divine, dans sa dimension de *wâhidiya*, est perceptible dans la diversité du monde. Le croyant observe ces signes à travers toutes les traces qu'ils laissent en ce monde, dans tous les règnes : minéral, végétal, animal et humain et à tous les niveaux, du microcosme au macrocosme. L'unicité divine, d'un point de vue musulman, est ainsi perceptible sous deux aspects à la fois distincts et complémentaires. Le premier, *al-ahadiyya*, dérivé du nom divin *al-Ahad*, exprime l'unité intrinsèque de l'être divin, en Son essence absolue, pure, indivisible et sans équivalent. En ce sens, il est unique et tout autre, au-delà de toute représentation que l'être humain peut avoir à son sujet. Le second, *al-wâhidiyya*, dérivé du nom divin *al-wâhid*, renvoie à l'expression de cette unité dans la diversité ; c'est l'unité des noms et des attributs divins, car ils sont l'émanation de l'essence divine unique. C'est aussi la manifestation de cette unité dans la diversité du monde puisque, en définitive, notre méditation sur le monde et sur nous-mêmes nous amène progressivement à comprendre que Dieu est l'unique réalité tangible, comme nous l'indique ce passage coranique : « Nous leur montrerons Nos signes aux horizons et en eux-mêmes jusqu'à ce qu'il leur devienne évident qu'Il est, certainement, la

Réalité – *al-haqq*. Ne suffit-il pas que ton Seigneur soit Témoin de toute chose ? » (Coran 41, 53). Le croyant est aussi conscient qu'il n'est capable d'admirer ce spectacle de l'univers qu'en proportion de sa faiblesse, relative à sa condition humaine, en présence de l'immensité du divin qui l'inonde.

C'est dans ce cadre précis que, de mon point de vue, l'histoire, en tant que science, mais aussi en tant que récit, dans sa dimension symbolique, rejoint la théologie et permet de réhabiliter, ou d'habiliter, une démarche spirituelle qui prend appui sur notre condition humaine, sans forcément privilégier une intervention magique de Dieu dans le monde ou une dimension magique de la personne et de la vie des prophètes et des saints. Aussi, si le terme *âya* peut être traduit par miracle, il faut d'emblée définir de manière précise ce qu'on entend par ce terme, car j'observe nombre de musulman.e.s qui opèrent une confusion entre ce qui relève de la magie et ce qui relève du surnaturel, et ce n'est pas exactement la même chose. Dans son étymologie, le terme *magie* vient du grec ancien *mâgos*, passé dans le latin *magus* pour désigner le sorcier, le mage, le prêtre dans les religions perses anciennes. Il s'agit de la personne qui possède des pouvoirs occultes ; elle « devine » ce qui peut se produire dans l'avenir, elle peut agir directement sur des évènements, sur des personnes, par des moyens secrets qui dépassent l'entendement. Or, du point de vue coranique, aucun n'être humain ne possède de pouvoir en propre, dans sa nature intrinsèque, qui pourrait le conduire à de telles capacités. En revanche, le surnaturel nous indique qu'il

existe, en ce monde, des choses qui dépassent les possibilités liées à sa nature intrinsèque, et cela concerne tous les règnes et toutes les dimensions. Le surnaturel, pour sa part, relève uniquement et unilatéralement de la capacité à agir de Dieu qui l'exerce sans aucune contrainte extérieure. C'est dans ce sens qu'il relève du mystère, du *ghayb*[3], de ce qui échappe à l'entendement humain. De ce point de vue, le croyant peut observer le miracle dans les choses les plus banales de la vie, dans les détails du quotidien, c'est le moment clef où il est pris à la fois d'étonnement et d'émerveillement. C'est d'ailleurs le sens étymologique du terme *miracle*, qui provient du latin *mirus*, signifiant ce qui est merveilleux, étonnant, extraordinaire. Certains linguistes rattachent le vocable à la racine indo-européenne *mei* qui indique le rire et la surprise ; son dérivé latin *comis* donnera le mot *comique* en français.

Nous pouvons alors relire nos textes respectifs à la lumière de ces considérations dans deux situations précises où une femme reçoit la visite de l'ange (ou des anges). La première est Sarah[4], l'épouse d'Abraham qui, à l'annonce de son futur enfantement, est prise d'une telle stupeur qu'elle en rit. La deuxième est Marie[5], qui manifeste le même étonnement à l'annonce de sa grossesse. Nous sommes dans le cadre d'une Histoire, d'un récit qui nous parle de

3 Le terme arabe *ghayb* vient de la racine *ghâba* qui signifie s'absenter et qui exprime tout de ce qui est de l'ordre de la dissimulation. Le Coran l'emploie pour exprimer ce qui échappe à la connaissance de l'être humain et qui relève de l'ordre de la foi.

4 Cf. Coran 11, 69-73.

5 Cf. Coran 19, 16-35.

notre humanité face à la grandeur de Dieu, mais aussi des histoires, celles que nos textes nous exposent dans leur cohérence propre. Elles nous offrent une richesse interprétative considérable et des horizons spirituels sans cesse renouvelés, à condition de ne pas prendre les mots pour des idées, c'est-à-dire pour des réalités en soi, et de s'efforcer de découvrir l'idée sous le symbole, c'est-à-dire de chercher l'esprit qui sous-tend les termes employés et les situations décrites dans nos textes respectifs. Vouer un culte à la fraternité humaine, par exemple, est une chose, qui reste bien trop souvent de l'ordre du slogan. Chercher à comprendre ce qui sous-tend cette fraternité, pourquoi doit-on la prôner, comment la vivre et la mettre en œuvre concrètement, quelle est sa portée et quelles en sont ses conséquences, c'est une autre chose. Sur le plan théologique *stricto sensu*, cette démarche nous décentre aussi de la prétention à posséder la Vérité. Il y a tout un ensemble de questions que la discipline ne résoudra jamais, sauf dans le cadre de suppositions toujours ouvertes : Marie est-elle une prophétesse ? Est-elle immaculée ? etc. Je pense qu'une bonne partie de ces questions ne sont pas, ou plus intéressantes, ni même pertinentes, car elles occultent d'autres questions bien plus profondes, par exemple en quoi l'expérience de foi et du divin de Marie nous dit-elle de l'attente du croyant, de notre propre attente en un monde meilleur ? Et en l'au-delà ? En la miséricorde de Dieu ? Pour aborder ces questions, il faut, de mon point de vue, opérer un décentrage, c'est-à-dire lire nos textes en les ramenant à l'échelle de l'expérience humaine et non plus à travers la toute-puissance de Dieu qui descend de façon injonctive, sans aucune

autre forme d'explication. Qu'est-ce que l'histoire de Marie nous dit de notre expérience personnelle de la foi ? Qu'est-ce qu'elle nous dit de notre capacité à être également étonnés, à accepter cette dimension extraordinaire qui est présente au cœur de notre vie personnelle ? C'est à partir de ce genre de questions que je pose la dialectique entre foi et histoire. Car c'est à partir du mouvement dialectique entre son expérience de vie et sa foi et dans la façon dont ses contemporains et sa postérité ont consigné cette histoire que je peux m'approprier la vie de Marie, sa personne comme toute autre personne vertueuse présente dans mon texte sacré. On pourra opposer à cette vision qu'il n'existe, à ce jour, que très peu d'informations sur la vie de la Marie historique. C'est vrai, mais nous avons aujourd'hui suffisamment d'éléments de connaissance sur l'existence d'une famille et, surtout, sur la façon progressive dont la famille de Jésus adhère à sa mission et à son message. Les textes sacrés nous narrent également une histoire qui restitue en partie la fragilité, la vulnérabilité, c'est-à-dire l'humanité des personnages, notamment ceux de la famille de Jésus, et plus particulièrement Marie. C'est le cas des Évangiles, mais également du Coran, notamment concernant Marie dédiée au service du Temple, puis sa grossesse, son accouchement et la présentation de Jésus à sa famille. Cette narration de l'histoire nous dit quelque chose de l'Histoire, à l'échelle de notre compréhension humaine.

C'est dans ce type de démarche que le lien entre les écrits monothéistes devient à la fois intéressant, sur le plan de la curiosité intellectuelle, et précieux pour la réflexion théologique et

l'acte de foi. Les passages du Coran qui évoquent les épisodes de la vie de Marie font, à cet égard, écho à certains écrits chrétiens des premiers siècles de notre ère, et plus particulièrement au *Protévangile de Jacques*[6]. Il s'agit d'un texte particulier dont les historiens font remonter l'origine au IIe s. de notre ère. Il ne fait pas partie des évangiles canoniques, mais c'est certainement l'un des textes apocryphes du christianisme des premiers siècles qui continue à exercer, jusqu'à aujourd'hui, une influence de premier ordre sur la théologie et la dévotion mariale dans le champ chrétien[7]. On sait que les évangiles canoniques ne fournissent que des éléments lapidaires sur l'enfance de Jésus et sur la vie de Marie, à tel point que le Coran fournit certains détails qui, bien qu'écrits dans un style très concis, sont absents dans les quatre évangiles. En revanche, Le *Protévangile de Jacques*, bien qu'il soit beaucoup plus court que les textes des quatre évangiles, fournit des précisions sur les parents de Marie, la façon dont la jeune fille est dédiée au temple, sa prise en charge par un tirage au sort et son âge à ce moment-là, le nombre des personnes participant au tirage et la façon dont Zacharie l'organise, la façon dont elle rejoint la

6 On ne trouvera pas, dans cette communication, une présentation détaillée des concordances entre le Protévangile et le Coran, cela dépasserait largement le format de cette modeste contribution. Pour plus de détail, on pourra suivre pas à pas la concordance des textes présentée, verset par verset, aux passages des sourates 3 et 19, notamment, qui évoques les épisodes de la vie de Marie. Cf. https://corpuscoranicum.de.

7 Si le Protévangile a été condamné au début du Ve siècle par le pape Innocent 1er, il a continué à jouer un rôle essentiel aussi bien dans la liturgie, les fêtes mariales que pour la doctrine de l'Immaculée Conception. On en trouve des versions et des traductions dans diverses langues, notamment en syriaque, en éthiopien et en arabe.

maison de Joseph, la visite de l'ange lui annonçant sa grossesse et la façon dont elle vit cet événement, et enfin son retrait de sa famille, de derrière un rideau[8]. La proximité des thèmes évoqués avec le texte coranique est particulièrement intéressante et elle ne s'arrête pas là puisqu'elle concerne d'autres passages du Coran qui n'ont pas de corrélation avec les textes canoniques juifs et chrétiens, mais plutôt avec le Talmud, le Midrash et les textes apocryphes chrétiens. On peut citer, à titre d'exemple, les deux versets coraniques évoquant le fait que Jésus, entre autres signes de sa prophétie, modelait des oiseaux à partir de la glaise et il leur donnait vie en soufflant dessus, par la permission de son Seigneur[9]. Ce miracle est mentionné dans le texte de l'*Évangile de l'enfance selon Thomas*, ou l'*Enfance du Seigneur Jésus* dans sa version en langue syriaque. Il s'agit d'un apocryphe chrétien que les historiens datent du IIIe s. de notre ère, et il en existe une version en langue éthiopienne. Toutes ces correspondances ouvrent autant de nouvelles portes pour le dialogue islamo-chrétien, mais aussi pour une (re)lecture du Coran chez les musulmans. Beaucoup de croyants ont en effet une vision assez binaire des textes religieux, en pensant notamment que tout texte apocryphe doit absolument être rejeté. Les historiens et les codicologues ont pourtant mis à jour, depuis plus d'un siècle maintenant, le lent processus, sur un temps très long, de rédaction des différents livres qui composent la

8 On pourra consulter la mise en perspective du verset coranique 3,44 avec le passage 8,2 à 9,3 du Protévangile de Jacques. Cf. https://corpuscoranicum.de/fr/verse-navigator/sura/3/verse/44/intertexts/498, consulté le 2 sept. 2023.

9 Cf. Coran 3, 49 et 5, 110.

Bible, et comment les quatre évangiles canoniques, par exemple, ont été accompagnés de tout un ensemble d'écrits qui continueront à jouir d'une reconnaissance et d'une autorité pendant plusieurs siècles. Le caractère même d'apocryphe ne signifie d'ailleurs pas qu'un écrit doit être d'emblée rejeté ou qu'il ne jouit d'aucune autorité, le cas du *Protévangile de Jacques* en est une illustration parmi de nombreuses autres. Il existe une démarche du même ordre dans le champ islamique concernant l'autorité des lectures non canoniques du Coran dans le domaine de l'exégèse, les lectures marginales – *châdhdh* – étant pleinement intégrées dans les commentaires du Coran. Les plus anciens exégètes du Coran, au moins jusqu'à l'époque de l'illustre Muhammad ibn Jarîr al-Tabarî[10], avaient également intégré dans leurs commentaires les traditions prophétiques et les dires des premières générations de musulmans issus des traditions juive et chrétienne. Ces propos sont répertoriés, dans la terminologie des traditionnistes, sous le vocable de *isrâ'iliyât*, ou récits d'origine juive et chrétienne. Le regard de méfiance des savants musulmans s'est développé progressivement vis-à-vis de ce type de récits, on imagine pourtant tout ce que pourrait apporter l'intégration des recherches contemporaines sur l'intertextualité dans le domaine de l'exégèse du Coran.

---

10 Abû Ja'far Muhammad ibn Jarîr al-Tabârî (839-923), est un illustre commentateur du Coran, connu pour ses chroniques historiques et son exégèse intitulée *Jâmi' al-bayân fî tafsîr al-qur'ân* (L'explication exhaustive dans l'exégèse coranique).

Si je tiens ce type de raisonnement devant un public musulman habitué à la rhétorique traditionnellement utilisé par les émetteurs de discours musulmans, il m'opposera certainement le fait que je m'égare en spéculations de toutes sortes. La plupart considèrent en effet que l'ensemble du texte coranique, là où le Coran propose un exposé suffisamment clair, n'a pas besoin d'apports extérieurs pour être compris et interprété. Ils abordent donc le texte sacré comme un écrit autoréférentiel. Cela signifie que la preuve d'une chose est établie par le fait même que le Coran la mentionne, il n'est donc pas nécessaire de chercher en dehors du texte, y compris dans les autres textes sacrés, une quelconque preuve externe de la vérité d'un énoncé où une mise en confrontation. Personnellement, dans ma propre démarche de foi, je me situe aux antipodes de cette approche.

Un regard sur quelques ouvrages : incarnation et désincarnation de Marie

Qu'en est-il des ouvrages d'auteurs musulmans francophones sur Marie ? Les résultats de mes recherches se sont révélés assez maigres puisque je n'ai trouvé que cinq titres[11]. D'autres livres sur Marie en islam existent, mais ils sont rédigés par des auteurs

11 HAMONEAU, Didier, *Les annonces bibliques de la venue du prophète de l'islam, et la réhabilitation de Jésus et marie dans le Coran*, El-Bab éditions, 2018 ; AL-SALLABI, *Ali Mohammad, Jésus fils de Marie. La vérité dévoilée*, Éditions Asalet, 2020 ; GLOTON, Maurice, *Jésus le Fils de Marie dans le Coran et selon l'enseignement d'Ibn 'Arabî*, AlBouraq, 2006 ; GILIS, Charles André, *Marie en islam*, éditions Traditionnelles, 2003 ; CHÉRIF, Moustapha, (éd.), *Marie au regard de l'islam*, Albouraq, 2017.

chrétiens ou des chercheurs[12]. Les cinq ouvrages répertoriés n'exploitent pas ou très peu la Bible ni les données des recherches sur l'intertextualité. Il est donc impossible de confronter leur contenu sur ces deux aspects. Néanmoins, la démarche n'en est pas moins intéressante dans la mesure où elle permet de comprendre quels étaient les cadres de référence dans lesquels s'inscrivent ces ouvrages, ou les paradigmes qui les sous-tendent. On peut les diviser en trois catégories :

- Les livres apologétiques : Marie y est présentée comme confirmatrice de l'universel incarné par la révélation coranique. Cette position est centrée sur la réfutation du texte biblique, considéré comme fondamentalement altéré ;
- Les livres théologiques et ésotériques : Marie y prend la figure de la matrice de l'universel. Pour Maurice Gloton cet universel trouve sa limite, dans l'approche musulmane, dans le refus de la notion de *théotokos*, de mère de Dieu. Pour Charles André Gilis, cet universel est abordé dans une perspective pérennialiste ;

12 SCHIMMEL, Anne-Marie, *L'islam au féminin. La femme dans la spiritualité musulmane*, Albin Michel, 2000 ; JAJÉ, Ameer, *Marie dans l'islam*, Domuni-Press, 2020 ; ABDELJALIL, Jean Mohamed, *Marie et l'islam, suivi de Vues musulmanes sur les origines chrétiennes*, éditions Feuilles, 2014, (1re éd., Beauchesne, 1950) ; PFLEGER, Albert, *Marie et l'islam, Marie reine*, 1997 ; EL KÉBIR, Sabine, EL KÉBIR, Saddek, *Marie et Jésus contés dans l'islam, pour les enfants et leurs parents*, éditions de l'Aube, 2010 ; URVOY, Dominique, URVOY, Marie-Thérèse, *Abécédaire du christianisme et de l'islam*, éditions de Paris, 2008 ; ARNALDEZ, Roger, *Jésus fils de Marie prophète de l'islam*, Desclée-Mame, 2019 (e-book).

- Le livre prétexte : Marie devient le vecteur de l'universel, en tant que personnage, le modèle de pureté féminine qui incarne toutes sortes d'idéaux de réalisation personnelle des croyant.e.s.

Le terme universel est à prendre dans son sens étymologique latin, *uni-versus*, « ce qui est tourné en un », pour désigner ce qui est général, tout entier, total. Cela laisse aux auteurs des différents ouvrages analysés une marge pour englober la figure matricielle de Marie dans les perspectives monothéistes chrétienne et musulmane, avec trois positionnements différents. Ali Mohammad Al-Sallabi, dans son *Jésus fils de Marie. La vérité dévoilée*, paru en 2020, adopte par exemple une position complètement apologétique. Homme politique d'envergure et controversé dans le monde arabe[13], il est l'auteur d'une trentaine d'ouvrages consacrés à l'histoire de l'islam et à l'apologétique musulmane. Son *Jésus fils de Marie* a été édité en Turquie à plusieurs milliers d'exemplaires et il est distribué gratuitement au sein de mosquées en France. L'auteur débute son ouvrage en mentionnant un voyage à Rome à l'invitation de la communauté Sant'Egidio, sous la tutelle du Vatican, avec pour objectif des pourparlers de paix et de réconciliation en Lybie. C'est dans ce contexte que lui est venue l'idée lumineuse (sic) de rassembler en un seul volume tous les

13 Né en Lybie en 1963, au sein d'une famille d'origine turque, opposant au régime, emprisonné et exilé dans plusieurs pays arabes, puis établi au Qatar. Il est à la fois docteur de l'université islamique du Soudan, historien, conférencier, écrivain, homme politique membre des Frères musulmans. Adoubé par le Cheikh Yûsuf al-Qaradhâwî au Qatar, il a joué un rôle de premier ordre au cours des années 2000, dans les négociations entre le régime de Kadhafi et les groupes armées liées à al-Qaïda. Il été mis également sur la liste internationale des individus liés au terrorisme.

versets du Coran traitant de Jésus et de Marie, mais également de rassembler la matière intellectuelle et scientifique, théologique chrétienne en englobant toutes les controverses, et également les débats peu documentés qui se sont déroulés entre théologiens chrétiens et musulmans à travers les âges. L'objectif est, selon lui, de contribuer au dialogue entre les civilisations « afin que Dieu guide, à travers sa lecture, des peuples entiers d'hommes et de femmes vers un chemin de lumière et de félicité, sur terre et dans leur vie après la mort[14]. » Al-Sallabi s'appuie sur l'*Évangile de Barnabé*, un écrit apocryphe anonyme datant du XVIe s. et dont l'historicité, si elle fait toujours l'objet de débats chez les chercheurs, est suffisamment documentée. Cela n'empêche pas l'auteur de mobiliser cet apocryphe très tardif pour invalider ce qu'il considère comme étant des allégations non fondées et trop allusives sur Jésus dans le second Testament. De même, ses trois principales sources pour aborder les évangiles sont :

- Abderrazak Abdelmajid Olarou, savant et prédicateur nigérian, diplômé de l'université de Médine, auteur, entre autres de *Maçâdir al-naçrâniya*, Les origines du christianisme, 2009 ;
- Aziah Ali Taha, savante soudanaise, docteure de l'université d'al-Azhar dans les sciences du hadith et autrice de quelques critiques des orientalistes et de leur approche du hadith, est citée sa thèse de doctorat, soutenue en 1987 sous le titre *Manhajiyat jam' al-sunna wa jam' al-anajîl, dirâsat muqârana*, La

14 Al-Sallabi, Ali Mohammad, *Jésus fils de Marie. La vérité dévoilée*, 2020, p. 15.

méthodologie de compilation du hadith et celle des évangiles, étude comparative ;

- Sarah bint Hamid Mohamed al-'Abadi, *Al-tahrîf wa l-tanâqudh fî l-anâjîl al-arba'*, Les altérations et contradictions dans les quatre évangiles, 2005.

La dimension apologétique du livre conduit l'auteur à ignorer les études bibliques européennes et américaines, tout comme les études intertextuelles qui indiquent une proximité forte entre le texte coranique évoquant Marie et les textes chrétiens apocryphes des premiers siècles du christianisme. Sur une telle base, un dialogue interreligieux sérieux devient pour le moins périlleux.

Dans le même registre apologétique, Didier Hamoneau propose *Les annonces bibliques de la venue du prophète de l'islam, et la réhabilitation de Jésus et Marie dans le Coran*, paru en 2018. Converti à l'islam en 1987 et rattaché à la confrérie soufie mouride, il est l'auteur de plusieurs ouvrages[15] sur l'islam et sur l'histoire de l'islam en France. L'auteur considère que la Bible contient des annonces et des descriptions très explicites de la prophétie de Muhammad, de sa personne et de ses qualités physiques et morales. Il met ces annonces en lien avec la façon dont le Coran

15 Cf. HAMONEAU, Didier, *La Torah, l'Évangile, le Coran. Étude critique*, éditions Iqra, 1993 ; *Moïse, Jésus et Mohammad. Messages de Dieu à travers la Thorah, l'Évangile et le Coran, l'ancien, le nouveau, le dernier Testament*, éditions la Ruche, 1999 ; *Les racines musulmanes de la France*, Albouraq, 2013 ; *L'islam et la France, de Napoléon à René Guénon*, Albouraq, 2014 ; *L'histoire méconnue de l'islam en Gaule. La « Gaule arabo-berbère » de l'émirat de Narbonne à la Garde-Freinet. 253 ans de gouvernorat et présence musulmane au sud de la France (719-972)*, éditions la Ruche, 2014 ; *Le printemps de l'islam. Comprendre l'islam spirituel à travers la vie et les enseignements du grand maitre Ahmadou Bamba*, éditions Iqra, 2022.

décrit le prophète et sa mission. Il va même plus loin en réinterprétant la notion biblique de « Royaume de Dieu » ; il considère qu'il s'agit là de l'avènement de l'islam, qui représente *de facto* ce royaume. L'islam est présenté, dans ce registre, comme la religion qui rétablit un équilibre dans l'économie de la foi et de la pratique religieuse, et le Coran réhabilite, pour l'auteur, Jésus et Marie qui, d'un côté, ont été calomniés par beaucoup de Juifs et divinisés par la plupart des chrétiens.

Les deux ouvrages se situent dans le registre de l'apologétique classique chez les musulmans. Celle-ci s'appuie sur le texte biblique pour prouver, dans une démarche qui peut sembler contradictoire que, d'un côté, la Bible contiendrait de multiples erreurs, ce qui invalide son caractère de texte révélé et appuie l'idée coranique de *tahrîf*, d'altération de la révélation divine. D'un autre côté, la Bible contiendrait l'annonce explicite et détaillée de la prophétie de Muhammad. Il s'agit d'une démarche très popularisée par le prédicateur sud-africain d'origine indienne, Ahmed Deedat (1918-2005), auteur de nombreux livres traduits en français et qui s'est inspiré, entre autres, des écrits du savant indien Muhammad Rahmatoullah al-Othmani al-Hindi (1817-1891). Ce dernier est connu pour son action en défense de l'islam contre la prédication des missionnaires chrétiens qui se déployait dans la région de l'Uttar Pradesh, dans le nord-ouest de

l'Inde, mais surtout pour son ouvrage *Izhhâr al-hâqq*[16] (Manifestation de la vérité), dans lequel il propose une analyse approfondie de la Bible à partir de la notion musulmane de « falsification des Écritures ». Certains musulmans abordent ainsi toujours le dialogue islamo-chrétien sous l'angle du débat polémique, en demeurant confinés dans une approche intertextuelle où le texte biblique est lu à partir de ce que le Coran en dit et en est supposé corriger les erreurs et les altérations. On comprendra aisément combien cette démarche est éloignée de l'intertextualité développée dans le cadre des recherches académiques. Dans cette approche apologétique, Marie tient une place particulière dans la mesure où elle représente l'idéal de la pureté qui est à même de recevoir le verbe divin – Jésus – pour remettre les juifs sur le chemin droit et annoncer l'avènement du message universel qui se déploiera à travers l'islam et la prophétie de Muhammad.

De leur côté, Maurice Gloton et Charles André Gilis abordent la figure de Marie dans une approche à la fois théologique et ésotérique pour en faire une sorte de matrice – réceptrice du verbe et mère pure – de l'universel. Dans son *Jésus le Fils de Marie dans le Coran et selon l'enseignement d'Ibn 'Arabî*, Maurice Gloton propose une étude de Jésus et de Marie selon la révélation islamique et dans la perspective de l'enseignement d'Ibn Arabi, en lien avec la

16 L'ouvrage, rédigé à l'origine en langue arabe, a fait l'objet de rééditions successives jusqu'à aujourd'hui. Il a été traduit et publié en langue française. Cf. RAHMATOULLAH al-Hindi, *Manifestation de la vérité. Débats islamo-chrétiens*, Éditions la Ruche, 2015.

personne du prophète Muhammad en qualité de *sceau de la prophétie*. La relation aux textes anciens est évoquée dans le cadre d'une perspective « cyclique[17] ». De ce point de vue, il considère que les révélations se succèdent « au cours des différentes phases du cycle humain » et la révélation coranique vient clore le cycle des révélations. Maurice Gloton en appelle à ne plus considérer l'islam comme une hérésie chrétienne pour rendre « le dialogue et les échanges possibles et constructifs. » Il procède alors à une forme de déshistoricisation de la révélation coranique puisqu'il considère que

> Les connaissances particulières et diversifiées qu'il (le prophète) pouvait avoir acquises par expérience personnelle n'interféraient jamais avec la Descente divine pendant qu'elle intervenait sur lui en un moment de plénitude et de concentration parfaites, dans une Présence divine totale qui le remplissait intégralement. Par exemple, ses connaissances du Christianisme à travers des représentations de l'Église n'ont jamais altéré les paroles divines reçues ni ne se sont substituées à elles, quand Dieu mentionne Jésus, Marie et un certain christianisme dans les écritures sacrées de l'islam.

Nous sommes ici dans la négation pure et simple de l'historicisation du texte coranique. L'auteur évoque la dimension de récapitulation des révélations antérieures dans le Coran : celui-ci « donne des informations sur les révélations antérieures dans leurs valeurs fondamentales. Il propose aux musulmans et

17 Maurice Gloton détaille ce qu'il entend par cycle en introduction de son ouvrage. Nous en restituons quelques aspects principaux qu'il présente aux pages 10 à 12 de son ouvrage.

éventuellement à des ressortissants d'autres Traditions véritables les thèmes essentiels et suffisants pour le développement de toute vie spirituelle. » Les données de la Révélation coranique sont donc vraies puisque révélées par Dieu, mais dans le même temps « chaque Révélation divine est fondamentalement complète en soi et suffisante pour les communautés qu'elle était ou est toujours appelée à régir. » Cela doit nous conduire à une attitude d'humilité et d'écoute de ce que l'autre dit de sa tradition, « la Vérité révélée de l'autre » sans esprit de supériorité, et cela d'autant plus dans le contexte contemporain de brassage de cultures et de religions. Il évoque ensuite les controverses chrétiennes relatives à la nature du Christ, aux trois personnes et à la « mère de dieu » (*theotokos*), en rappelant que certaines formulations coraniques ont fait l'objet d'interprétations différentes et parfois contradictoires chez les commentateurs du Coran. C'est donc encore une fois au prisme du Coran et en le considérant comme un texte autoréférentiel que ces questions sont abordées dans son livre, pour éclairer notamment certains points des doctrines chrétiennes.

Dans son *Marie en islam*, Charles André Gilis aborde quant à lui la notion d'universel sous une approche ésotérique liée à la Tradition primordiale. La notion a été forgée par les tenants du pérennialisme, dont les plus connus sont certainement René Guénon et Fritjhof Schuon. Selon eux, il existe une tradition, la plus ancienne de l'humanité, antérieure à toutes les traditions locales, est qui est liée à une révélation originaire d'origine divine. Cette tradition se situe en amont de toutes les religions et les

philosophies et elle ne se réduit pas aux religions historiques, encore moins monothéistes, même si elles en sont une expression. La Tradition primordiale demeure pérenne dans le temps long de l'histoire à travers toutes religions et les traditions initiatiques, qui n'en seraient qu'une forme dégradée. Cela leur permet, entre autres, d'opposer la tradition à la modernité, en considérant cette dernière comme une décadence matérielle et un abandon de l'horizon spirituel pour l'être humain. Ils proposent alors une démarche qui s'appuie sur toutes formes de symbolisme pour aider l'humain à retrouver son état spirituel après sa « chute ». C'est dans cette optique que Charles André Gilis exploite la figure de Marie dans la perspective traditionnelle universelle. Son ouvrage ne s'inscrit pas dans une perspective de dialogue islamo-chrétien, encore moins dans une critique à proprement parler du personnage de Marie. Pour lui, la Maryam coranique tient un rôle clef dans l'ésotérisme musulman, dans la mesure notamment où la valeur numérique du nom – Maryam en arabe – est l'équivalent de mots clefs du Coran et de la tradition prophétique qui expriment à la fois la transcendance de dieu et sa manifestation dans le monde. C'est dans ce sens que Marie s'ancre dans la Tradition qui exprime l'universel divin qui se déploie dans le monde. Nous sommes ici dans une approche très spécifique qui prend appui sur la tradition mystique musulmane, en particulier celle de l'illustre soufi Ibn Arabi.

L'ouvrage coordonné par Moustapha Chérif, *Marie au regard de l'islam*, se situe sur un registre totalement différent. L'objet du livre

n'est pas centré sur une véritable analyse des textes de l'islam ou du christianisme relatifs à Marie, mais plutôt la façon dont des croyant.e.s musulman.e.s s'approprient le personnage de Maryam dans une démarche de foi. L'ouvrage se compose de 10 textes écrits par six hommes et quatre femmes, « intellectuels, du juste milieu, engagés dans le dialogue interreligieux et interculturel, ils interrogent les fondements de la foi et permettent de redécouvrir leur sens et des symboles pour aujourd'hui[18] ». Ils « parlent distinctement de ce qu'ils croient, aiment et cherchent à connaître et à faire connaître : la spiritualité, la fraternité, l'humanité, l'égalité homme-femme[19]. » Ces auteur.e.s développent une réflexion très libre, déconnectée des enjeux liés à la critique historique des textes religieux, en prenant appui sur une Marie qui devient le support d'une visée universelle. Sa personne représente aussi bien un horizon, un ensemble de points de passage entre les traditions religieuses, que le vecteur du dialogue islamo-chrétien par sa mention de femme pure et mère de Jésus. J'emploie ici le terme *prétexte* dans son sens étymologique latin *praetexo*, c'est-à-dire « border, placer en tête, en avant, tisser devant ». Marie devient alors l'occasion qui permet de dire et de faire quelque chose, en l'occurrence de s'approprier ou de se réapproprier le divin par ce qu'elle incarne : en tant que femme, en tant que mère de Jésus, réceptacle du verbe divin.

---

18 Moustapha CHÉRIF, *Marie au regard de l'islam*, op. cit., p. 7.
19 Ibid., p. 7.

Des perspectives nouvelles pour l'expression de la foi et le dialogue

D'une façon générale, l'ensemble des ouvrages cités présentent Marie sous les traits d'une femme pure, exempte de défauts, vierge, réceptacle du verbe divin et modèle de perfection, dont la vie a été jalonnée d'une succession de miracles, depuis sa dévotion au temple jusqu'à la naissance de Jésus, en passant par la nourriture divine qu'elle recevait au sein du temple. Les textes bibliques et coraniques ne sont mis en perspective, le cas échéant, que pour montrer la façon dont l'islam a élevé le personnage ou comment il corrige une vision biblique erronée sur Marie ou sur la divinité de Jésus. Le dialogue interreligieux pourrait alors facilement conduire à une impasse ou se poursuivre au prix d'une forme de désincarnation du personnage pour qu'il puisse revêtir une figure universelle. C'est dans ce sens que j'emploie le terme de déshistoricisation du personnage de Marie ; les auteurs lui ôtent son historicité, telle que la science historique peut nous la proposer, avec ses limites bien entendu, pour investir une Marie placée au service d'une apologétique, d'un ésotérisme ou d'un horizon d'universalité. Il existe pourtant une autre piste du dialogue interreligieux que les croyants gagneraient à emprunter ; plutôt que de se faire face ou d'échanger uniquement sur la façon dont la foi les anime, ils pourraient s'asseoir côte à côte et mettre leurs textes en vis-à-vis en les lisant ensemble, simultanément, à l'aide des outils présentés dans cette communication. Ils verraient alors se dessiner sous leurs yeux un univers de liens qu'ils

n'auraient jamais soupçonné et qui les aiderait à mieux comprendre le processus même de construction de la foi. Les musulmans découvriraient une Arabie assez éloignée des poncifs constamment ressassés sur le polythéisme préislamique et, à travers ce maillage du Coran et des écrits chrétiens des premiers siècles, ils auraient une connaissance plus affinée des groupes chrétiens qui, considérés comme hérétiques après l'achèvement de la doctrine trinitaire, ont circulé sur un vaste territoire allant de l'Afrique de l'Est à l'Asie Mineure, y compris dans la péninsule arabique, entretenant certainement des liens avec le prophète et les premiers musulmans. Les chrétiens, de leur côté, découvriraient d'autres facettes de leur propre tradition, au-delà de la simple dichotomie entre catholiques et protestants, et ils constateraient combien le Coran fait écho aux débats internes au christianisme et comment il s'inscrit, avec sa propre logique et ses spécificités, dans la lignée de la tradition monothéiste. Mon souhait n'est pas qu'un vœu pieux, car les partisans du dialogue interreligieux sont confrontés, depuis plusieurs années, à des groupes qui, particulièrement au sein du catholicisme, remettent en cause les acquis de Vatican II et les fondements mêmes du dialogue qu'il a engagé, notamment avec la promulgation de l'encyclique *Nostra aetate*, avec les autres traditions religieuses. L'affrontement ou le désir de (re)conquête ne mènent qu'à des impasses et, en la matière, la meilleure façon d'éviter que l'histoire ne se répète est certainement d'intégrer la critique historique dans le dialogue interreligieux.